

Heureusement pour l'humanité et pour la France ces déprédations sont l'œuvre de quelques séditions seulement. Les pessimistes se réjouissent de trouver là la manifestation du caractère instable des institutions, et la preuve de la décadence de plus en plus accentuée de la France. C'est une erreur que nous nous empressons de corriger, en disant que le peuple français est celui qui semble moissonner le plus de bonheur sur le vieux continent.

Où, notre mère-patrie revient dans les sentiers de la paix et offre la consolation d'un retour prochain vers les vieilles croyances.

La voix puissante du cardinal Lavignerie, dans sa croisade de conciliation, s'est fait entendre. Les cœurs, travaillés par le souvenir des récentes défaites, semblent préparer à l'adoption de ses principes. Trente-huit députés se sont, hier, donnés la main pour former un parti conservateur dans les rangs des républicains et travailler à la paix sociale et religieuse de la France, à la défense des droits de l'ouvrier.

Cet événement doit réjouir le cœur du Père commun des fidèles qui, dans une encyclique mémorable, commandait aux Français de bien distinguer entre *pouvoirs institués* et *législation*, et d'adhérer à la république. Tous ceux qui s'intéressent au sort des peuples apprendront avec fierté ce commencement de réaction, prélude d'un revirement général dans l'idée du peuple français.

* *

Faisons maintenant une descente dans le pays de Humbert. Allons saluer di Rudini, suant sang et eau au timon des affaires. Les événements de la Nouvelle-Orléans ont tellement bouleversé ce pauvre ministre, abandonné à ses seules ressources, qu'il ne sait plus quelle direction imprimer à sa politique. Les reculades qu'il a opérées devant le drapeau américain l'ont fait baisser dans l'opinion du peuple : les critiques acerbes qu'on lui décoche en font foi.

Incapable de s'arrêter à une détermination forte, résolue, et de prendre l'initiative dans un mouvement important, il se borne à ronder le terrain sans oser avancer. Il hésite à rétablir les relations avec les États-Unis sur le même pied qu'elles étaient avant les drames de la célèbre Mafia. Après avoir été roulé par Blaine, l'imperturbable secrétaire de Harrison, di Rudini lui présente une main tremblante, en lui disant : "Soyons amis."

Quelle réconciliation !

Le seul talent que déploie ce ministre est d'emboîter le pas aux parrains de la *triple alliance* et de patroniser ses vues. Son unique mérite est de jouer au grand homme. Digne ministre d'un roi indigne !

Que lui importe la dégénérescence du peuple dont il conduit les destinées ; que lui importe la misère dont il souffre ; il est impuissant dans son action : il est enchaîné par les inextricables liens de la Triple-Alliance. Plutôt que de secouer les chaînes de cette servitude, il les resserre sur ses mains déshonorées.

Avec de tels gouvernants, avec une société déjà gangrenée jusqu'à la moëlle, il n'est pas étonnant de voir surgir des sociétés secrètes, toutes plus mal intentionnées les unes que les autres. L'atmosphère saturée d'impiété qui enveloppe l'Italie semble propre au développement de ces créations de l'esprit du mal. Après la *Mafia*, tristement célèbre, apparaît la *Mala-Vita*, dont le chef est un ancien forçat de soixante ans. Son but est de détruire le bien pour établir l'empire du mal. Née d'hier, cette société compte déjà des milliers d'adeptes, et ses rangs deviennent de plus en plus compactes. Ses ramifications gagnent tous les coins du pays : partout elles prennent racine... et Humbert dort tranquille !

Pauvre Italie ! elle s'enfonce irrésistiblement dans les ténèbres, quand dans son sein pourtant brille du plus pur, du plus vivifiant éclat la vérité, source de force, principe de vie.

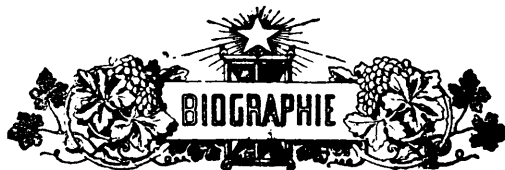
* *

Le fait le plus digne de remarque sur les bords de la Tamise c'est l'échec subi par lord Salisbury,

sur la question du chemin de fer de Monbassa, dans l'Etat africain. Ça été une nouvelle victoire pour Gladstone, *the great old man*. Ce lutteur de l'arène parlementaire a retrouvé toute son énergie de jeunesse pour vaincre son adversaire. Ses vues larges, pratiques, pleines de conclusions heureuses, ont reçu la sanction du parlement anglais, tandis que Salisbury, battu, était acculé dans cet impasse difficile : démission ou dissolution des chambres.

Bien d'autres questions importantes font en ce moment le désespoir des politiciens d'Albion : les droits de la mer de Behring, l'occupation de l'Égypte et l'affaire des Balkans. Tous les jours il y a des accointances, des abouchements, des entrevues, des conférences entre les personnages diplomatiques des différents pays intéressés. On discute, on combine, on concède, on empiète, puis... rien, toujours rien. Les règlements demeurent pendents : nouveaux nœuds gordiens que l'épée diplomatique ne tranchera jamais.

J. G. Brissmann



LE R. P. GAFFRE, DES FRÈRES PRÊCHEURS

C'est une personnalité aujourd'hui mise en pleine lumière, parmi nous, que celle de l'éloquent prédicateur dominicain, du jeune et déjà illustre conférencier qui a tenu la chaire de l'église paroissiale de Notre-Dame, à Montréal, durant la station quadragésimale de 1892, qui vient de se terminer.

Venant à la suite d'orateurs aussi hautement distingués que ceux qui l'ont précédé dans cette chaire, Mgr Soulé, ses dignes frères en religion, les RR. PP. Plessis, Babonneau, Henriot et Fiesot, pris à l'improviste par l'ordre de ses supérieurs de venir remplacer, à trois jours d'avis, le dernier de ces Pères dont une cruelle maladie vint étouffer le zèle aussitôt après sa première conférence, on conçoit en face de quelles difficultés se trouvait le R. P. Gaffre pour faire honneur aux circonstances, bien remplies sa mission élevée, faire sa marque, en un mot. Avec quel bonheur il a eu raison de ces obstacles divers, avec quel succès il a conduit cette station de carême, où sa réputation déjà belle a grandi énormément, nos confrères de la presse quotidienne, qui suivaient de plus près l'habile conférencier de Notre-Dame, l'ont dit et répété à l'envi.

Ses sermons, suivis chaque dimanche par une multitude immense, compris de tous et partout applaudis ont été une véritable semence de grâce dans notre population catholique de Montréal : et plus, bien plus que le prédicateur éloquent, l'apôtre dévoué, rempli de zèle a eu raison de se réjouir en Dieu.

Ces jours derniers encore, dans une magnifique séance littéraire, au cercle Ville Marie, dont son talent brillant et délicat a fait le plus grand charme, il a de nouveau conquis son vaste auditoire en le ravissant par le narré enchanteur de pages exquises sur "La Corse : le pays de la Vendetta," sujet qu'il possède au parfait et traite en maître, comme tout ce qu'il touche de sa plume ou vivifie de sa parole.

Voilà déjà des titres, plus qu'il n'en faut même, pour engager le MONDE ILLUSTRÉ à donner une place d'honneur à cette belle figure de religieux dans la galerie d'illustrations nationales ou contemporaines qu'il s'applique à compléter de jour en jour.

Aussi, nous sommes bien convaincus que tous nos lecteurs seront très flattés plutôt que surpris de trouver son portrait, cette semaine, au frontispice de notre journal.

Nous avons essayé de donner à cette publication le plus d'originalité possible, et pour cela nous sommes adressés à la bienveillance du Rév.

Père, ce qui nous a valu le bénéfice de notes biographiques spéciales qu'il nous fait plaisir et honneur de reproduire ici.

Le frère Louis Albert Gaffre, de l'ordre des Frères Prêcheurs de Saint-Dominique, est Français d'origine, et Normand, ce qui plus est, selon qu'il nous l'insinuait, l'autre soir, si finement. C'est sur le diocèse de Coutances, à Périers, qu'il naquit, le 22 juin 1862 ; conséquemment, il n'a pas encore ses trente ans révolus.

Il prit son éducation chez les Prêtres de l'Oratoire, à Saint-Lô, où il achevait sa philosophie à l'âge peu avancé de dix sept ans.

Après avoir passé quatre années dans le monde, fidèle à la grâce, il opta courageusement pour suivre l'appel de la vocation religieuse, de préférence à celui que devaient faire bien haut les attirances du siècle à un jeune homme de son âge, aussi richement doué qu'il l'était. Il avait vingt-et-un ans lorsqu'il entra au noviciat des Dominicains.

De 1883 à 1888, il passa cinq années dans l'île de Corse, où se trouve la grande et féconde pépinière des fils de saint Dominique, et il y fit ses études théologiques. Cela lui suffit pour acquérir les justes notions sur cette terre enchantée, son climat et ses étranges mœurs, qu'il a révélées à ses auditeurs attentifs dans sa très intéressante causerie du Cercle Ville Marie.

En 1890, le jeune Dominicain, esclave de la règle et du devoir, devait dire adieu aux siens, à sa belle France et passer l'Atlantique ; ses supérieurs l'envoyaient aux États-Unis, à la mission de Fall-River.

Mais le charme du Nouveau-Monde et de la haute mission, surtout, qui y attend un apôtre solidement armé pour les combats du bien et sentant un cœur qui bat de dévouements et de sacrifices dans sa noble poitrine, ce charme, fait pour subjuguier les grandes âmes, l'eut bien vite gagné. On dit que, sa mission finie, lorsqu'on lui offrit de rentrer en France ou de demeurer en Amérique, à son choix, il opta pour l'Amérique, "parce que, disait-il, je sens que je pourrai y faire du bien."

Depuis un an, il est attaché à la maison dominicaine d'Ottawa, et avant qu'il fût soudainement appelé ici, à Montréal, sa popularité comme orateur religieux et littérateur de marque, avait déjà rempli la capitale fédérale. Couvrant d'un voile de modestie ses légitimes triomphes qu'anime l'esprit de Dieu, le R. P. Gaffre m'écrit cette phrase que je lui demande pardon de citer textuellement à cause de la douceur qu'elle est propre à épandre, comme un baume, sur bien des cœurs canadiens. "La Providence m'a ménagé quelques succès qui me font espérer de faire un peu de bien au Canada que j'aime comme ma vraie patrie."

Le Canada français et catholique le lui rend bien : il l'admire et l'aime déjà comme son enfant.

Antoine Saint-Clair

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Tarte aux confitures.—Étendez vos confitures sur la pâte, et relevez-en le bord tout autour. Couvrez les d'une feuille de pâte bien mince, à laquelle vous ferez de distance en distance quelques petits trous. Faites cuire cette tarte ou tourte comme celle aux pommes. Saupoudrez-les de sucre en sortant du four.

Crème au café.—On commence par préparer une essence de café qu'on laisse refroidir, parce qu'elle fait tourner la crème si on la met chaude. Dans du lait sucré on délaye des jaunes d'œufs, on parfume et l'on fait prendre soit au bain-marie soit au four très doux. Si on désire une crème très prise, on ajoute du blanc d'œuf et on force la cuisson.

La proportion est d'environ 6 jaunes d'œufs pour une chopine de lait.

Il est nécessaire que le café soit de premier choix.

Si on veut que la crème ne prenne pas la couleur du café, on fait infuser du café grillé et non moulu mais en plus grande quantité.